



HAL
open science

Freud "et les conséquences". Karl Kraus et la psychanalyse, ou les enjeux d'une hostilité

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. Freud "et les conséquences". Karl Kraus et la psychanalyse, ou les enjeux d'une hostilité. *Agone - Histoire, Politique et Sociologie*, 2006, Les guerres de Karl Kraus (numéro coordonné par Thierry Discepolo et Jean-Jacques Rosat), 35-36, pp.59-84. hal-02889626

HAL Id: hal-02889626

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02889626v1>

Submitted on 13 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Freud « et les conséquences »

Karl Kraus et la psychanalyse, ou les enjeux d'une hostilité

ENTRE KARL KRAUS ET SIGMUND FREUD, tout semblait pourtant si bien commencer, serait-on tenté de dire. Contrairement à une légende tenace, les positions des deux hommes s'avèrent être étonnamment proches durant les premières années du ^{xx}e siècle. S'il semble certes établi qu'ils ne se sont jamais formellement rencontrés à l'époque, l'estime réciproque qu'ils se portent jusqu'en 1907 se fait cependant jour dans leurs lettres et leurs œuvres. C'est sans doute avec raison que Freud évoque, en 1906, une « correspondance entre les idées et les efforts » de Karl Kraus et les siens propres ¹. De fait, les similarités entre certaines thèses de Kraus dans *Mœurs et criminalité* (*Sittlichkeit und Kriminalität*, 1908) et celles de Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905) sont frappantes : tous deux travaillent à l'époque à une redéfinition du concept de perversion ; tous deux s'opposent à la pénalisation de certains comportements sexuels, comme l'homosexualité ; enfin, tous deux encore s'efforcent d'affranchir le domaine de l'érotisme (Kraus) et de la sexualité (Freud) du statut d'exception où

1. Lettre de Freud à Kraus du 12 janvier 1906 : « J'ai trouvé à plusieurs reprises mon nom mentionné dans la *Fackel* ; cela a sans doute été dû à la correspondance partielle entre vos idées et vos efforts et les miens. » (Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, lettres choisies et présentées par Ernst Freud, traduction Anne Berman, Gallimard, 1979, p. 268 – trad. modifiée.)

les place la morale bourgeoise. Dans ce combat commun, Freud finit par proposer à Kraus une alliance de la « petite minorité ² » contre ce qu'on serait tenté d'appeler aujourd'hui la « majorité morale ». De fait, c'est bien en allié que Kraus publie dans sa revue *Die Fackel* une recension très positive des *Trois essais* par Otto Soyka ; c'est en allié encore qu'il invoque le nom de Freud à l'appui de sa thèse sur la dépénalisation de l'homosexualité. Sous sa plume, les allusions aux toutes jeunes théories freudiennes et à la terminologie psychanalytique ont valeur de preuve de respect. Freud, de son côté, lecteur occasionnel de *Die Fackel*, cite le satiriste à plusieurs reprises dans ses écrits de la décennie 1900-1910, et il lui réserve même une place de choix parmi les exemples de son essai sur le mot d'esprit.

Pourtant, le changement de ton est sensible chez Kraus dès 1907, et l'alliance objective des premiers temps se mue très rapidement, de part et d'autre, en une situation d'hostilité déclarée. Les circonstances historiques de ce revirement sont mieux connues depuis les années 1980, et les nombreuses études qui y ont été consacrées depuis ont réuni une documentation abondante ³ : elles ont notamment permis de réfuter définitivement

2. « Les gens vont encore une fois louer votre style et admirer votre esprit, mais ils n'auront pas honte d'eux-mêmes, ce qui est pourtant le but que vous voulez atteindre. Ils sont trop nombreux pour cela et ils se sentent trop en sécurité dans leur solidarité. C'est bien pour cela que nous autres, qui sommes une petite minorité, nous devrions nous serrer les coudes. » (Lettre de Freud à Kraus du 18 novembre 1906, citée par Edwin Hartl, « Karl Kraus und die Psychoanalyse : Versuch einer Klarstellung », *Merkur*, février 1977, p. 162 – trad. Jean-François Laplénie.)

3. Mis à part le livre très partial de Thomas Szasz, *Karl Kraus et les docteurs de l'âme : un pionnier et sa critique de la psychiatrie et de la psychanalyse* (traduit de l'américain par Pierre-Emmanuel Dauzat, Hachette, 1985), aucune publication sur le sujet n'est accessible en français. Outre les études magistrales de Nike Wagner (*Geist und Geschlecht, Karl Kraus und die Erotik der Wiener Moderne*, Suhrkamp, Frankfurt/Main, 2^e éd. 1982) et d'Edward Timms (*Karl Kraus, Apocalyptic Satirist : Culture and Catastrophe in Habsburg Vienna*, Yale UP, New Haven/London, 1986), et, en allemand, « Zauberer und Lehrlinge : die Begegnung Karl Kraus' mit Sigmund Freud » (*Psyche*, 46^e année, 1992, p. 309-335), citons l'excellent article d'Edwin Hartl (« Karl Kraus und die Psychoanalyse », *op. cit.*, p. 144-162), qui, le premier, a effectué une reconstitution historique très précise des rapports entre Kraus et Freud, inspirant tous les travaux ultérieurs. Elle est complétée par la documentation réunie par Albin Waldvogel (« Karl Kraus und die Psychoanalyse. Eine historisch-dokumentarische Untersuchung », *Psyche*, mai 1990, n^o 44, p. 412-444).

la thèse qui faisait de Kraus un adversaire de toujours de la psychanalyse et de son fondateur (position accréditée entre autres par Ernest Jones, premier biographe de Freud, et par Thomas Szasz). Kraus fut en réalité un freudien de la première heure, allant même jusqu'à fréquenter dans les années 1905-1906 les cours de Freud à l'université de Vienne. En outre, elles ont rectifié les assertions d'Ernest Jones qui voyait dans le revirement d'attitude de Kraus une vengeance personnelle à l'égard de Fritz Wittels, son ancien collaborateur à la *Fackel* et disciple de Freud⁴. S'il est probable que l'affaire Wittels a considérablement envenimé la situation, ce que montre le durcissement de ton dans *Die Fackel* en 1910-1911, elle ne constitue pas le point de départ d'une hostilité dont j'aimerais ici analyser les enjeux plutôt que les circonstances.

J'entends par enjeux non pas les déterminations historiques et peut-être contingentes, mais bien les points fondamentaux autour desquels s'est tenue la lutte menée par Kraus contre l'école de Freud. Ainsi détachée de ses contingences biographiques, la critique que Kraus développe à l'encontre de la psychanalyse naissante prend une dimension particulière : contrairement à la plupart de ses contemporains, ou de certains épistémologues à la suite de Karl Popper, Kraus ne pose en effet jamais

4. Dans la deuxième moitié de la première décennie du siècle, Fritz Wittels, jeune docteur en médecine et élève de Freud, signe dans *Die Fackel* des articles médicaux sous le pseudonyme d'Avicenna ; sa participation à la revue atteint son point culminant en 1907 mais prend fin brutalement dès 1908. Il est probable que plusieurs motifs – conflit personnel, trahison intellectuelle, rivalité amoureuse – aient contribué à cette « rupture », qui est définitivement consommée deux ans plus tard. Le 12 janvier 1910, au cours d'une des séances de la Société psychanalytique de Vienne, Wittels prononce une conférence intitulée « Die Fackel-Neurose » (La névrose de *Die Fackel*), analyse sauvage de la revue et de son éditeur. À la fin de la même année, il fait paraître un roman, *Ezechiel der Zugereiste* (*Ezechiel le Provincial*), satire grossièrement antisémite du personnage de Kraus dont la violence vaut à Wittels l'exclusion de la Société psychanalytique de Vienne. Kraus réagit en 1910-1911 par une série de brefs commentaires qui visent Wittels sans le citer nommément et surtout sans faire allusion à son appartenance au cercle freudien, ce qui montre que Kraus ne confond pas son différend personnel avec Wittels avec son hostilité théorique à la psychanalyse. (Je renvoie ici aux travaux de Leo A. Lensing, « „Geistige Väter“ & „Das Kindweib“ ? Sigmund Freud, Karl Kraus & Irma Karczewska », *Forum* 36, 1989, n° 430-431, p. 62-71 ; et d'Edward Timms, « The „Child-Woman“ : Kraus, Freud, Wittels and Irma Karczewska », in *Vienna 1900. From Altenberg to Wittgenstein*, Edinburgh UP, Edinburgh, 1990, p. 87-107.)

directement la question de la vérité de la théorie freudienne, de sa vérifiabilité ou de son caractère scientifique mais toujours celle de ses *conséquences*. Que se passe-t-il, demande-t-il, si une théorie scientifique englobante tente une incursion dans le domaine artistique ? Que se passe-t-il quand elle recherche une position hégémonique dans le champ intellectuel ou dans le discours public ? Que se passe-t-il dès lors qu'elle pénètre les usages linguistiques ? Ne pas réduire les prises de position de Kraus à de simples réactions personnelles et épidermiques revient en quelque sorte à prendre au sérieux le satiriste et sa façon particulière de poser les problèmes.

Or, à y regarder de plus près, les attaques de Kraus contre la psychanalyse ne forment pas un tout cohérent, et beaucoup d'interprètes ont tenté de simplifier et de rationaliser une polémique qui est en réalité multiple. Celle-ci est en effet menée principalement sous forme d'aphorismes publiés dans *Die Fackel* entre 1907 et 1913⁵. Ceux-ci posent un problème spécifique, lié à leur grammaire interne même, grammaire des thèmes, des figures et des allusions, grammaire polémique qui donne à la pensée de Kraus un ancrage dans l'« actualité » immédiate de son époque. Les aphorismes de *Die Fackel* ne forment pas un système clos ; loin de se vouloir une réflexion unifiée et suivie, ils se développent en fonction de l'actualité récente et se présentent comme des prismes qui ne reflètent à chaque fois qu'une partie de la problématique centrale, selon une perspective éclatée en de multiples fragments. Pour s'attaquer à un système d'explication globale, l'écrivain a choisi explicitement la forme la moins systématique, et, pour critiquer un système à prétention scientifique, la forme la moins démonstrative qui soit : l'aphorisme, arme du satiriste mais aussi du moraliste. La critique aphoristique que mène Kraus contre la psychanalyse naissante offre ainsi une réponse anti-systématique à une théorie qui s'affirme déjà comme l'embryon d'un système globalisant.

Cette perspective éclatée reflète également la structure profonde de la polémique. Déclenchée par un problème d'ordre esthétique, à savoir la multiplication, dans les années 1908-1910, d'études psychanalytiques

5. Dans la suite, je m'appuierai principalement sur la version des aphorismes parus en leur temps dans la revue *Die Fackel* ; pour la traduction, j'utiliserai le cas échéant les trois recueils traduits par Roger Lewinter (Éditions Gérard Lebovici, 1975, 1985, 1986 ; rééd. Ivrea, 1993) : *Dits et contredits, Pro domo et mundo et La Nuit venue* – en l'absence d'indication, la traduction est de moi.

d'œuvres d'art et de personnalités d'artistes, l'attaque se complexifie rapidement et ce premier axe est bientôt complété, recouvert et parasité par un enjeu qu'on pourrait qualifier d'épistémologique : il s'agit de défendre et d'illustrer ce que Robert Musil nommera, à la fin des années 1910, la « connaissance de l'écrivain [*Erkenntnis des Dichters*] ⁶ ». Ces deux directions ne tarderont pas à s'adjoindre un troisième enjeu, typique de la pensée krausienne, à savoir un enjeu proprement éthique : le psychanalyste apparaît dès lors comme celui qui, à cause de sa propre faiblesse, tente de rabaisser par l'analyse ce qui existe de noble. Cette triade amène Kraus à proximité immédiate de l'une des problématiques centrales de son écriture des années 1910-1914 : celle de l'apocalypse, de la fin du monde, ou du moins, du monde civilisé, causée et hâtée par la « magie noire » du journalisme.

La conséquence la plus visible de ce déplacement constant des perspectives réside dans le brouillage de la cible visée : ces attaques sont-elles dirigées contre les disciples de Freud, ou bien faut-il voir derrière elle, comme souvent chez Kraus, la figure du grand maître comme cible finale de la polémique ? Est-ce enfin la psychanalyse qui est en cause et, dans ce cas, quel est le défaut majeur – défaut éthique ou épistémologique – de cette théorie qui la rend porteuse d'une apocalypse de la civilisation (*Kultur*) ?

LA DÉFENSE DU SANCTUAIRE DE L'ART CONTRE LES APPRENTIS SORCIERS

C'est de 1906 qu'on peut dater les premiers signes du changement de ton dans les commentaires que Kraus publie sur la psychanalyse. Dans un article consacré au courrier invraisemblable que reçoit *Die Fackel*, Kraus évoque la lettre d'un anonyme – qui s'avérera beaucoup plus tard être Fritz Wittels lui-même – qui « [lui] propose une interprétation sexuelle de *L'Apprenti sorcier* de Goethe, avec la révélation sensationnelle du fait que, dans ce poème, Goethe n'a rien voulu représenter d'autre que la malédiction des pulsions masturbatoires déchaînées » ⁷. Cette lettre, qui fait à Kraus « quasiment l'effet d'une distraction bienfaisante » comparée

6. Robert Musil, « La connaissance chez l'écrivain : esquisse », in *Essais, conférences, critiques, aphorismes, réflexions*, trad. Philippe Jaccottet, Seuil, 1984, p. 80.

7. « Antworten des Herausgebers », *Die Fackel*, 19 février 1906, n° 196, p. 20.

aux tombereaux d'insultes et d'idioties que contient le reste du courrier envoyé à la revue, fournit alors au satiriste le cadre intertextuel dans lequel il placera toute cette phase de la polémique. En effet, deux ans plus tard, le souvenir de cette analyse sauvage de la ballade de Goethe réapparaît et prend beaucoup plus nettement l'aspect d'une défense de l'œuvre d'art contre ce que Kraus voit comme les prétentions et la sottise des psychanalystes. La première mention s'en trouve dans un article qui condamne très violemment les « neurologues qui viennent nous pathologiser le génie », ceux qui « se propose[nt] de démontrer que l'immortalité se réduit à la paranoïa, tous ces consolateurs rationnels de l'humanité normale ». L'attaque est dirigée contre les psychiatres de tendance lombrosienne qui, comme Paul J. Möbius ou Ernst Jentsch, publient dans les années 1890-1900 de nombreuses « pathographies » d'artistes où ils tentent de faire le lien entre maladie mentale et faculté créatrice. C'est l'art lui-même qui doit servir de punition à ces blasphémateurs, puisque Kraus préconise de « leur défoncer le crâne à coups [d']Œuvres complètes » des génies mêmes auxquels ils se sont attaqués. À cette engeance dangereuse, Kraus oppose des individus beaucoup moins nocifs, « les autres, les psychiatriques modernes, eux qui ne font que chercher la sexualité dans les œuvres des grands ». Leur punition est adaptée à leur crime : « Qu'on se contente de s'en moquer. Un jour, l'un d'eux m'a interprété *L'Apprenti sorcier* comme la preuve tangible⁸ des tendances masturbatoires de son auteur. Je fus moralement choqué, non pas à cause du contenu mais de la pauvreté indicible de cette suggestion impudente.⁹ » En égratignant ainsi au passage les « psychiatriques modernes », dont il détourne plaisamment le nom, Kraus prend bien soin de se placer lui-même dans une position inattaquable, s'opposant aux tenants d'un moralisme étroit, qui s'offusquent de toute mention de la sexualité, notamment lorsqu'il s'agit d'art, et se moquant ostensiblement de ceux qui ne voient dans l'art que l'expression de la sexualité.

Le commentaire qui suit immédiatement ce court article reprend et amplifie l'exemple de la ballade goethéenne, tout en poursuivant cette dialectique entre l'œuvre et son commentaire. Kraus prétend en effet avoir

8. Jeu de mots sur « *handgreiflich* » : littéralement qu'on peut saisir (*greifen*) avec la main (*Hand*).

9. *Dits et contredits*, op. cit., p. 91 – traduction modifiée et complétée ; « *Tagebuch* », *Die Fackel*, 5 juin 1908, n° 256, p. 21-22.

« une interprétation plus solide de *L'Apprenti sorcier* » et présente celle-ci comme une glose du poème :

« Enfin, le vieux sorcier s'est absenté ! Maintenant, ses esprits devront faire mes quatre volontés ! » En l'absence d'un enseignant et découvreur de grande valeur, l'un de ses élèves s'essaie à appliquer lui-même la méthode. « J'ai retenu la formule et les gestes, et la façon de s'y prendre, et je ferai moi aussi des miracles grâce à la puissance de l'esprit ! » Et il outrage un poème de Goethe. Cependant, le commentaire le dépasse. « Comme chaque récipient se remplit d'eau ! » Il reconnaît, mais trop tard, la catastrophe. « Ah, puisses-tu redevenir le balai que tu étais ! » C'est-à-dire un balai et pas la chose par quoi il a eu le manque de scrupules de le remplacer. Mais le repentir n'y fait rien, le commentaire prend des proportions démesurées. [...] « Quelle inondation épouvantable ! » Enfin, le professeur Freud est de retour. « Seigneur, à l'aide ! Les esprits, je les ai appelés, et je ne puis m'en débarrasser ! » Le Professeur voit que ses élèves mettent la théorie en danger et décide de mettre un terme à toutes ces sornettes. Il était grand temps. Au placard, tout ce qui ressemblait à un balai et qui était censé signifier autre chose !

Qu'il en soit terminé !

Car vous, les esprits, vous ne serez plus conjurés

Que par le vieux maître sorcier

Pour exécuter sa volonté. ¹⁰ »

Dans cette contre-interprétation, l'ordre des discours est en quelque sorte inversé. Il ne s'agit plus d'imposer au texte un savoir extérieur, la psychanalyse en l'occurrence. Au contraire, c'est la citation *textuelle* de l'œuvre qui s'applique à la situation extérieure et s'impose comme son interprétation ultime : le poème lui-même fait office de grille d'interprétation du comportement des apprentis psychanalystes. Le mouvement d'inversion ¹¹, caractéristique de la satire krausienne, a ici une signification intrinsèque très forte. Chez Kraus, tout se passe comme si l'œuvre d'art possédait la force de se défendre contre celui qui porte la main sur elle. De même que les neurologues du commentaire précédent doivent compter sur une punition physique assénée à coups de livres, de même les psychanalystes doivent-ils s'attendre à ce que les œuvres dont ils ont

10. *Ibid.*, p. 22-23.

11. Dans l'un de ses aphorismes, Kraus évoque la puissance de l'effet de « retournement mécanique », notamment des locutions figées (*La Nuit venue*, *op. cit.*, p. 41).

cru révéler le fin mot ne se retournent contre eux pour révéler le fin mot de leur comportement.

Comme c'est le cas dans bon nombre des guerres menées par Karl Kraus, sa première attaque portée contre la psychanalyse est donc en réalité une contre-attaque ; qui plus est, elle n'est pas dirigée contre la théorie elle-même mais contre l'une de ses applications, encore très secondaire à l'époque, et elle n'a en outre pas lieu sur le terrain de la science ou de la psychologie mais sur celui de la littérature. Dernière caractéristique, cette première passe d'armes a pour cible le disciple inexpérimenté et sot, et elle laisse indemne le maître sorcier, Sigmund Freud lui-même, « enseignant et découvreur de grande valeur ». Mais pour autant, celui-ci apparaît déjà comme un homme bien mal entouré, et l'appel de Kraus à faire cesser les activités de ses disciples est pressant. Car la bêtise qu'il leur reproche a toujours, chez lui, des conséquences éthiques : on l'a vu, la pose de l'indignation morale qu'il prend au sujet de l'interprétation du poème ne s'applique pas ici au contenu sexuel mais bien à la sottise d'une telle approche réductrice de la littérature.

De fait, la date de publication de ces deux commentaires, 1908, correspond aux débuts d'un mouvement d'expansion du tout jeune mouvement psychanalytique en direction de territoires qui lui sont encore fermés, notamment la littérature. Que ce soit lors des réunions du mercredi chez Freud, ou dans les articles de Wilhelm Stekel dans la rubrique culturelle (appelée en allemand « Feuilleton ») de certains quotidiens, et jusque dans les premières publications dans des collections consacrées d'habitude à la neurologie ou la psychologie, l'art est en effet devenu une cible privilégiée des premiers psychanalystes¹². Or les études psychanalytiques sur l'art publiées ensuite, dans les années 1909-1912, montrent à Kraus que le maître sorcier n'a absolument pas endigué l'inondation. Pire encore : la nouvelle méthode d'interprétation de la littérature s'avère encore grandement tributaire de l'approche psychiatrique qu'il dénonçait si violemment. Les travaux de Wilhelm Stekel et d'Isidor Sadger, les deux auteurs les plus productifs sur le sujet, sont d'indigestes fatras de lombrosianisme

12. À cet égard, l'année 1907 est déterminante, qui voit la publication du petit essai d'Otto Rank intitulé *L'Artiste (Der Künstler)*, du texte de Freud sur la *Gradiva* de Wilhelm Jensen, et sa conférence à la librairie Heller de Vienne, publiée l'année suivante sous le titre *L'Écrivain et le rêve éveillé (Der Dichter und das Phantasieren)*.

et de freudisme simplistes et réducteurs. Dans un premier temps, ce sont surtout ces « neurologues » qui sont la cible privilégiée de Kraus, ceux qui osent « cracher dans le mystère du génie ». Pour Kraus, il s'agit de défendre les œuvres et les artistes comme s'ils étaient l'objet d'une véritable attaque : « Si cela doit ne pas se limiter à Kleist et Lenau ¹³, je monterai la garde pour renvoyer aux bas-fonds les marchands ambulants de la médecine, qui font entendre depuis peu leur "Rien à soigner ?" Leur théorie aimerait rétrécir la personnalité, après avoir étendu les limites de l'irresponsabilité. Tant que cette affaire reste une pratique privée, les concernés n'ont qu'à se défendre eux-mêmes. Mais nous tirerons Kleist et Lenau du cabinet de consultation ! ¹⁴ »

Tirer les artistes du cabinet de consultation, voilà la description bel et bien physique d'un sauvetage ; car ils sont tombés aux mains d'« irresponsables », c'est-à-dire proprement d'hommes qui agissent sans se soucier des conséquences de leurs actes. Les disciples de Freud, en appliquant sans discernement une méthode inadaptée, menacent la personnalité artistique d'un « rétrécissement » qui la ramène au niveau de l'homme du commun. Mais dans cette première phase, il ne s'agit encore que de défendre les œuvres et les artistes contre les excès d'une discipline encore jeune. La théorie elle-même, ainsi que son fondateur, sont encore épargnés par une attaque de fond.

Ces façons de chien de garde prêt à tout pour « chasser juristes et médecins d'un monde qui appartient aux penseurs et aux poètes ¹⁵ » ne sont pas une attitude isolée dans le champ littéraire de l'époque. Dès la fin de la décennie 1900-1910, on voit en effet se multiplier, dans les revues littéraires d'Allemagne et d'Autriche, des articles s'offusquant des méthodes des nouveaux analystes de la littérature. Cette réaction de défense du territoire de l'artiste contre l'« incursion » des psychanalystes fait même partie des lieux communs qui structurent le milieu littéraire germanophone et son attitude vis-à-vis de l'école freudienne jusqu'aux années 1920.

13. Allusion aux ouvrages tout récents d'Isidor Sadger, *Aus dem Liebesleben von Nikolaus Lenau* (Faits tirés de la vie amoureuse de Nikolaus Lenau), publié en 1909 dans la collection « Schriften zur angewandten Seelenkunde » ; et Heinrich von Kleist, *Eine pathographisch-psychologische Studie*, paru en 1910 dans la collection « Grenzfragen des Nerven- und Seelenlebens ».

14. « Pro domo et mundo », *Die Fackel*, 9 avril 1910, n° 300, p. 27.

15. *Ibid.*, p. 28.

Depuis sa position de « juge suprême de la vie intellectuelle ¹⁶ », Kraus ne pouvait pas ne pas réagir à une telle tentative, et sa contre-attaque fonctionne même comme un miroir grossissant des références implicites du champ littéraire de l'époque. Il est par exemple caractéristique que celle-ci ne réfute pas l'éventuelle présence, chez l'écrivain, de motivations sexuelles ou de symptômes pathologiques. Kraus reconnaît en effet volontiers qu'« on peut observer chez un poète des symptômes qui rendraient mûr pour l'asile un chevalier de l'Ordre du mérite commercial » ¹⁷. C'est que, pour lui, le poète est capable de maîtriser ce qui terrasserait une constitution plus faible. Dans cette conception largement héritée du romantisme et sans doute renforcée par la lecture d'Otto Weininger, l'artiste est un individu créateur, une exception, un *génie*, c'est-à-dire un être susceptible d'utiliser au profit de sa création ce qui détruit les autres. Le génie ne consiste-t-il pas « à disposer librement de toutes les caractéristiques qui, chacune isolément, dominant un estropié ¹⁸ » ? Pour Kraus, l'erreur n'est pas de traiter le poète comme un fou mais bien de le traiter comme un individu normal frappé d'une pathologie.

C'est ainsi qu'il démonte en deux commentaires de 1915 l'essai que le critique musical et disciple de Freud Max Graf avait consacré en 1911 à « Richard Wagner dans *Le Hollandais volant* ». Le centre de son premier argument est le suivant : si la source première du *Hollandais volant* est le complexe d'Œdipe de Wagner, comment expliquer que tous les heureux possesseurs d'un complexe similaire, c'est-à-dire, de l'aveu même des psychanalystes, la quasi-totalité de l'humanité, n'aient pas composé cet opéra ? En ne tenant pas compte du facteur proprement individuel, à savoir la faculté créatrice, Graf néglige, selon Kraus, ce qui fait la réelle spécificité du travail artistique, à savoir la forme de l'œuvre, pour ne s'intéresser qu'à l'origine contingente de son matériau ¹⁹. Dans le commentaire suivant,

16. Selon la formule de Michael Pollak, « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle : une stratégie », in Gilbert Krebs et Gerald Stieg (dir.), *Karl Kraus et son temps*, PIA, 1989, p. 129-137.

17. « Sprüche und Widersprüche », *Die Fackel*, 15 février 1909, n° 272-273, p. 47.

18. *La Nuit venue*, *op. cit.*, p. 23 – traduction modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, juin 1913, n° 376-377, p. 20.

19. Il faut noter ici que Freud, lui, prend, toujours soin de préciser, dans ses études sur l'art, que la psychanalyse est incapable de rendre compte de la disposition artistique et de la mise en forme du matériau mais peut éclairer de façon nouvelle l'origine de ce matériau.

c'est le mécanisme de la sublimation artistique, point central de la plupart des études psychanalytiques d'œuvres et d'artistes, qui est poussé *ad absurdum* : « Une science qui en sait sur le sexe aussi peu que sur l'art répand le bruit que, dans l'œuvre d'art, la sexualité du poète est "sublimée". Jolie mission pour l'art que de faire l'économie du bordel ! C'est pourtant une mission bien plus raffinée pour le bordel de faire l'économie de la sublimation par une œuvre d'art. Combien ce procédé cultivé par les artistes est scabreux dans son effet sur le spectateur, sans parler de son aspect peu économique, c'est ce que prouve le cas de ce grand compositeur que la science en question aime à citer en exemple d'une sublimation réussie. Les auditeurs de sa musique se sentent à tel point excités par la sexualité qui y est sublimée qu'il ne leur reste plus d'autre issue que celle qu'a évitée l'artiste, à moins qu'ils ne fussent capable de procéder à temps à une sublimation. L'artiste eût-il choisi la voie la plus simple, cet effet eût été épargné à l'auditeur. Voilà comment il arrive que, par la vilaine habitude de l'artiste de sublimer la sexualité, celle-ci est bel et bien libérée, et qu'une affaire qui devrait demeurer une affaire privée de l'artiste, dégénère en scandale public. ²⁰ »

Dans ce paragraphe, Kraus reprend la même technique satirique que dans le commentaire qui le précède immédiatement. Faisant mine de prendre au sérieux le raisonnement proposé par Graf, il en interroge les conséquences les plus extrêmes et conclut à son absurdité : la psychanalyse, non contente de ne pas expliquer le seul véritable mystère, celui de la création, propose un modèle qui ne résiste pas, selon lui, à la généralisation. Ce raisonnement aboutit à la conclusion implicite que l'activité théorique des psychanalystes est non seulement « irresponsable » mais inutile et absurde, puisqu'elle n'explique rien et ne fait que repousser l'explication du problème de la création artistique.

Le point central de ces deux commentaires concerne le statut de l'artiste par rapport à l'homme du commun. La double thèse des analystes de l'art – celle de l'origine œdipienne du matériau artistique et celle de la sublimation des conflits inconscients – ont en commun d'expliquer la création artistique par des mécanismes communs à tous les individus. Au sens propre, il s'agit d'une explication « triviale » ou encore d'une « vulgarisation ». Or il est essentiel pour Kraus – en bon représentant du milieu

20. *La Nuit venue*, op. cit., p. 58-59 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, 5 octobre 1915, n° 406-412, p. 132-133.

littéraire – d'éviter toute pensée qui nivellerait les différences entre les êtres et qui ne reconnaîtrait pas la spécificité du créateur. Le premier enjeu de sa contre-attaque est donc la sauvegarde de cette spécificité, et, partant, de ce que Pierre Bourdieu nomme l'« autonomie du champ » artistique. En termes de polémique, il s'agit de retirer à la psychanalyse le pouvoir d'interprétation, de réaffirmer l'indépassable singularité du fait littéraire, et surtout de ne pas transiger sur les hiérarchies qui, selon Kraus, sont inhérentes au principe même de civilisation (*Kultur*). En outre, c'est par cette tendance profonde à niveler les hiérarchies que la psychanalyse est, à ses yeux, le plus dangereusement apparentée au journalisme²¹. Dès 1912, le psychanalyste n'est plus seulement, pour Kraus, un élève indiscipliné du grand sorcier mais bien une sorte de journaliste sans-gêne, dont on peut voir « les bottes crottées [...] devant le sanctuaire où rêve un artiste²² ». Le rêve et l'art, les deux domaines-clés de l'expérience privée qui, selon Kraus, fonde la culture, sont ainsi pollués par l'irruption d'un individu qui « s'y trouve comme chez lui ».

Dans les années 1920, une des attaques les plus virulentes de Kraus à l'encontre de la psychanalyse reprend et condense cette argumentation esthétique. Dans *Pièce de rêve* (*Traumstück*), pièce onirique de 1922-1923, le Poète, protagoniste principal, est confronté à l'irruption de visions qui troublent son rêve. Au centre de ce défilé se trouvent les « psychanaux », dont l'entrée en scène provoque la « décomposition » du paysage. Ces personnages, dont le nom même allie la psyché et l'anus, chantent alors un long couplet qui deviendra plus tard le clou des lectures publiques de Kraus. On y voit réapparaître le thème de l'apprenti sorcier, allié à la dépréciation de l'activité artistique.

LES PSYCHANAUX : On croit que les poésies / Sont le produit du génie / Mais c'est de la poudre aux yeux. / En privé : masturbation / Et en public : sublimation / Dites-moi, est-ce là du grand art ?

21. Dans l'école de Freud, c'est sans doute Wilhelm Stekel, polygraphe infatigable et chroniqueur dans de nombreux quotidiens, qui incarne le mieux ce psychanalyste-journaliste, vulgarisateur à outrance, dépourvu de la moindre compréhension du phénomène artistique malgré les nombreux ouvrages qu'il y consacre.

22. *La Nuit venue*, *op. cit.*, p. 55 – traduction modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, 18 janvier 1917, n° 445-453, p. 9.

Les souffrances des poètes / Rendez-vous compte, même Goethe, / Vous n'imaginez même pas ! / Ce qui a été mal refoulé / Mais bien comprimé / On appelle ça un poème !

Qu'un apprenti appelle les esprits / Et se mouille, ça il l'a montré, / jus-
qu'aux os. / Celui qui s'est mis dans cet état / mais qui a ensuite sublimé
/ On le reconnaît : c'est le maître. ²³

Le couplet dépasse de beaucoup le seul problème de l'analyse psychanalytique de l'art. Dans les années 1920-1930, ce n'est plus là le centre de l'argumentation de Kraus. Mais cette matrice de son hostilité à l'égard de la doctrine freudienne continue à subsister sous formes de traces allusives, qui révèlent l'importance qu'elle a eue dans la genèse de sa position.

LE RATIONALISME ET LA CONNAISSANCE ARTISTIQUE

Au fil des aphorismes et petits articles que Kraus consacre à partir de 1908 aux dangers de la psychanalyse, l'argumentation esthétique se double très rapidement d'une réflexion sur la place relative de l'artiste et de l'homme de science. Lorsque le poète du *Traumstück*, après le couplet des psychanaux, demande à être « libéré de la clarté », il appelle à l'aide contre l'intrusion d'une lumière importune autant qu'inopportune dans son sanctuaire onirique, c'est-à-dire contre des lumières, des éclaircissements qu'il n'a jamais demandés sur sa propre activité. Pour Kraus, le psychanalyste est un homme de science qui ne sait pas rester à sa juste place, c'est-à-dire à distance respectueuse des créateurs, qui lui sont intrinsèquement supérieurs. Kraus lui reproche en quelque sorte d'être la mouche du coche de l'âge scientifique, qui vient apporter ses interprétations à des processus qui nécessitent une part de mystère pour être efficaces. En effet, si « l'individu créateur voit Hélène en toute femme [...], il a compté sans l'analyste qui commence par lui expliquer [*aufklären*] ce qu'il doit voir en Hélène ²⁴ ». Lorsque la science, en la personne du psychanalyste, s'immisce dans des territoires étrangers, et surtout celui de l'art, sans y être invitée, l'idéal de

23. Karl Kraus, *Dramen, Schriften*, Bd. 11, hrsg. von Christian Wagenknecht, Suhrkamp, Frankfurt/Main, 1989, p. 97 sq.

24. « Nachts », *Die Fackel*, 15 décembre 1913, n° 389-390, p. 34

beauté parfaite, incarné dans la figure d'Hélène, se trouve remplacé par un idéal de lucidité, nuisible à l'acte créateur lui-même.

Encore une fois, cette attaque dirigée contre les prétentions de la science à expliquer ce qu'elle ne devrait pas est un trait structurel du champ littéraire germanophone au début du ^{xx}e siècle. Sous la bannière de Goethe opposé à Newton, les artistes se proclament porteurs et transmetteurs d'un savoir qui s'oppose en tout point au savoir scientifique que le ^{xix}e siècle finissant a tenté d'imposer comme forme unique de rationalité. Kraus est, à l'époque, l'un des fers de lance de ce combat pour la reconnaissance d'un savoir spécifique à l'artiste. Pour lui, « la science, c'est l'analyse spectrale [;] l'art, c'est la synthèse lumineuse ²⁵ ». Les deux processus sont certes complémentaires jusqu'à un certain point ²⁶, mais elles n'en demeurent pas moins deux directions inconciliables, l'une étant censée détruire, l'autre construire son objet. Tout est à nouveau une question de hiérarchie entre les différents domaines. Kraus étant lecteur de Freud, il n'est pas absurde de supposer qu'il connaissait la pratique de ce dernier, consistant à s'inspirer d'œuvres littéraires pour appuyer ses propres intuitions, et de bâtir ainsi une théorie qui vienne confirmer les intuitions des écrivains. C'est bien ce mécanisme que Kraus prend à contre-pied lorsqu'il affirme qu'il « ne sous-estime certes pas la valeur de l'étude scientifique de la vie sexuelle ». Mais « lorsque ses résultats sont confirmés par les conclusions de l'imagination artistique, c'est flatteur pour la science et elle n'aura pas vécu pour rien » ²⁷. De façon plus générale, la « capacité de vérification analytique » n'est que seconde par rapport à « l'utilisation de la connaissance par l'imagination » ²⁸. Cette affirmation nette d'une hiérarchie des genres de connaissance se révèle très proche de la distinction qu'opère Robert Musil, une décennie plus

25. *Pro domo et mundo*, *op. cit.*, p. 71. L'aphorisme se trouve pour la première fois dans *Heine et les conséquences (Heine und die Folgen)*, 1910.

26. Ainsi, on trouve dans les études que Kraus consacre aux faits de langue des analyses que n'aurait pas reniées Freud. Mais là où Freud utilise le concept d'inconscient pour expliquer les lapsus et autres écarts à la norme admise, Kraus, lui, en appelle à une « volonté créatrice [*schöpferischer Wille*] » qui modèlerait l'énoncé. (Karl Kraus, « Daran vergessen », *Die Sprache*, Suhrkamp Taschenbuch, Frankfurt/Main, 1987, p. 23.)

27. *Dits et contre-dits*, *op. cit.*, p. 119 ; « Vorurteile », *Die Fackel*, 15 janvier 1908, n° 241, p. 1.

28. « Tagebuch », *Die Fackel*, 18 novembre 1908, n° 264-265, p. 17-18.

tard, entre domaine ratioïde et domaine non ratioïde ²⁹. Le premier est le domaine des lois générales, qui s'appliquent de façon globale et indifférenciée ; c'est le règne de la « règle sans exception ». Le second correspond aux phénomènes singuliers, non généralisables, aux exceptions sans règles ³⁰. Là où Musil, cependant, se contente d'établir une distinction entre deux domaines d'usage de la raison – laquelle reste une seule et même capacité dans les deux cas –, Kraus, lui, pose et défend la supériorité du domaine non ratioïde, celui du singulier, de l'individu, sur celui des règles dont l'usage conduit nécessairement au nivellement et à la confusion.

En réponse aux prétentions excessives de la science, et en particulier des psychanalystes, Kraus fait usage de l'un de ses procédés favoris : l'inversion ironique, qui retourne contre lui-même l'appareil conceptuel analytique. Cette inversion exploite la faiblesse de celui qui se pose en interprète de tous les phénomènes du monde : c'est qu'il est lui-même le point aveugle de cette vue d'ensemble. Kraus joue donc à analyser l'analyste. Ainsi, s'il fait mine de reconnaître que « la psychanalyse démasque le poète au premier regard, [qu']on ne la lui fait pas et [qu']elle sait très bien ce que signifie en fait le cor magique de l'enfant ³¹ », il réclame de son côté l'apparition d'« une psychologie qui, lorsqu'elle parle du sexe, découvre qu'il s'agissait en fait d'art » – et se propose lui-même d'être le « conducteur de ce voyage retour du symbolisme » ³². Pour lui, la sexualité – dont il reconnaît par ailleurs l'importance – ne peut être le principe ultime d'explication, notamment parce qu'elle est bien trop pauvre pour fournir une interprétation compréhensive des phénomènes individuels. Selon lui, ce n'est pas la sexualité refoulée, commune à tous les individus, mais bien la « volonté créatrice » individuelle qui doit être mise au jour – ce dont seul l'art est capable. Il s'agit alors d'inverser les valeurs accordées respectivement à la conscience et à l'inconscient, de renverser ce que Nietzsche nomme la

29. Robert Musil, « La connaissance chez l'écrivain », *art. cit.*

30. Exprimée en ces termes, la faute des psychanalystes, par exemple celle du musicologue Max Graf, serait donc d'employer dans un domaine non ratioïde (celui du singulier, comme l'art) des modèles d'explication ratioïdes (globaux, généraux, généralisables).

31. *Le Cor magique de l'enfant (Des Knaben Wunderhorn)* est un célèbre recueil de poésie populaire allemande (1806-1808) rassemblée par Achim von Arnim et Clemens Brentano.

32. *Pro domo et mundo*, *op. cit.*, p. 56 ; *Die Fackel*, 16 octobre 1911, n° 333, p. 7.

« surestimation insensée du conscient ». Plusieurs aphorismes affirment ainsi la supériorité de la connaissance intuitive de l'écrivain, du génie créateur, sur la connaissance analytique dont se targue, aux yeux Kraus, le psychanalyste. « Mon inconscient, affirme l'un d'eux, connaît bien mieux le conscient d'un psychologue que le conscient de celui-ci ne connaît mon inconscient. ³³ » Ici encore, le renversement satirique mime une réalité dissimulée : la conscience analytique est trop faible pour parvenir à percer les mystères individuels, tandis que l'intuition décèle sans peine les défauts d'une telle entreprise globalisante.

C'est sans doute la raison pour laquelle Kraus se présente comme « le rationaliste de cette croyance aux miracles que la psychanalyse se fait chèrement payer ³⁴ ». Le mouvement de l'aphorisme est à dessein paradoxal et propre à désarçonner : l'homme qui s'oppose à l'intrusion incontrôlée de la rationalité scientifique se mue à son tour en rationaliste lorsqu'il s'agit de percer à jour les motivations profondes d'une entreprise qui se présente comme scientifique. Car c'est bien le scientisme qui apparaît ici comme une crédulité, une croyance aux miracles, ou tout au moins une pétition de principe : il est adhésion irrationnelle au rationalisme. La psychanalyse, elle, est doublement attaquée ici, à la fois pour ce rationalisme irrationnel, et pour sa tendance à en tirer un bénéfice financier. Le propos de Kraus, pour être fortement teinté de néoromantisme, n'en est donc pas pour autant un irrationalisme échevelé ³⁵. Selon lui, en effet, « la croyance transcendente [sic] aux miracles avait l'avantage d'être décorative », et l'ancienne superstition était donc au moins esthétique ; en revanche, « aux miracles rationalistes il manque la croyance ³⁶ », et cette nouvelle superstition, qui ne s'avoue pas telle, n'est donc même pas justifiée par l'acte de foi qui plaçait l'ancienne à proximité immédiate de l'art. Elle ne peut être contrée que par une nouvelle forme de « rationalisme » qui la démasque. La forme aphoristique satirique permet à Kraus de nuancer sa critique de la psychanalyse entre deux extrêmes, celui du moralisme borné, et celui de l'irrationalisme étroit.

33. « Nachts », *Die Fackel*, 18 janvier 1917, n° 445-453, p. 1.

34. *La Nuit venue*, op. cit., p. 61 ; *Die Fackel*, 5 octobre 1915, n° 406-412.

35. Une partie du courant néoromantique a au contraire tendance, à l'époque, à adhérer à la psychanalyse, dans laquelle elle voit une exploration des profondeurs irrationnelles.

36. « Tagebuch », *Die Fackel*, 5 juin 1908, n° 256, p. 20.

Le deuxième enjeu de l'attaque de Kraus contre la psychanalyse a donc trait aux genres de connaissance de l'art et de la science, et il vise l'hégémonie de la connaissance scientifique. Le mécanisme satirique tente de renverser la hiérarchie du monde intellectuel du début du xx^e siècle et de replacer l'art dans ses droits. Dans cette entreprise, la psychanalyse est traitée comme le paradigme des prétentions scientifiques à régenter le monde des lettres, comme la science par excellence, représentative de tous les dangers et de toutes les bassesses inhérentes, à en croire Kraus, à ces disciplines. Le rôle du satiriste revient dès lors à percer à jour ces motivations profondes dissimulées sous l'apparence d'une théorie rationnelle.

IMPUISSANCE, BASSESSE ET RESENTIMENT : LA THÉORIE ET SES USAGES

Percer à jour les motivations de la psychanalyse, c'est surtout, pour Kraus, poser deux questions proprement nietzschéennes : qui, et dans quel but ? Le raisonnement esthétique et épistémologique des premières années de la polémique se complète dès la fin de 1912 d'une argumentation principalement éthique. Kraus finit par attaquer principalement deux aspects de la psychanalyse : la bassesse morale de ceux qui la pratiquent et la rapacité de ceux qu'il considère comme des charlatans. Car, ainsi qu'il l'écrira dans l'un des derniers numéros de *Die Fackel*, il « serait prêt à croire beaucoup de ce qu'enseigne [la psychanalyse], si elle n'était mêlée d'autant de tromperie ³⁷ ». Le décorum mystérieux, mais surtout le trafic d'argent associé à l'espoir de guérison font tomber les psychanalystes du côté de la galerie des escrocs et autres personnages vils qui peuplent les aphorismes de Kraus. C'est encore une fois par opposition avec l'écrivain que ce déséquilibre se révèle de façon criante, tant ce dernier – ainsi que le dit Kraus à propos de la poétesse Else Lasker-Schüler –, « bien qu'[il] rende bien plus de services à l'humanité, ne gagne pas autant d'argent, et de loin, avec ses propres rêves, qu'un psychanalyste avec ceux des autres ³⁸ ». L'analyste

37. « Lear im Burgtheater », *Die Fackel*, avril 1935, n° 906-907, p. 15.

38. « Psychologie sans autorisation [Unbefugte Psychologie] », *Cette grande époque*, trad. Eliane Kaufholz-Messmer, Payot/Rivages, 2000, p. 135-168 – ici p. 158, trad. modifiée.

apparaît donc comme une sorte d'usurpateur qui, non content de s'immiscer dans un monde dont il ferait mieux de rester éloigné, y introduit en outre des considérations financières qui sont inconciliables avec lui.

L'analyste, « fouineur des âmes [*Seelenschlieferl*] », farfouille aussi bien dans les œuvres d'art que dans les âmes et les portefeuilles de ses patients. Dans les aphorismes de Kraus, les psychanalystes se trouvent souvent caricaturés sous les traits de figures traditionnelles de la comédie viennoise, depuis la concierge indiscreète jusqu'au *Schnorrer* sans gêne ; dans sa grammaire personnelle, psychanalyse devient progressivement synonyme par fait d'escroquerie. Cette galerie de personnages vils a une caractéristique constante : il s'agit d'individus dominés par le ressentiment. Pendant l'année 1913, l'analyse de Kraus s'appuie de plus en plus clairement (quoique toujours implicitement) sur la référence nietzschéenne, devenue incontournable dans le champ littéraire au cours des premières années du siècle. La psychanalyse apparaît comme « un acte de vengeance par lequel l'infériorité se donne une contenance, si ce n'est une supériorité, et par lequel les dissonances cherchent à arriver à l'harmonie ». Elle est donc « plus une passion qu'une science », car ceux qui la pratiquent règlent grâce à elle leurs comptes avec les individus forts : « Le psychanalyste aime et hait son objet, lui envie sa liberté ou sa force et les ramène à ses propres déficiences. Il n'analyse que parce que lui-même est composé de parties qui ne forment aucune synthèse. S'il dit que le poète sublime une déficience, ce n'est que parce qu'il a lui-même encore cette déficience. »³⁹

L'activité même du diagnostic pratiqué sur l'individu créateur s'avère donc, pour Kraus, être le signe même de la bassesse de celui qui la pratique. L'analyse est bien une « vengeance » du faible, soit la définition la plus stricte que donne Nietzsche du ressentiment. Celui qui s'intéresse au mécanisme de la création sans être lui-même capable de créer, est donc condamné à n'être qu'un « impuissant »⁴⁰. Le principe de nivellement est ici encore à l'œuvre, nivellement par le bas qui est au principe même

39. *La Nuit venue*, op. cit., p. 63 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, juin 1913, n° 376-377, p. 20.

40. On retrouve dans cette argumentation la trace de la très forte influence d'Otto Weininger sur Karl Kraus. Dans *Sexe et caractère*, le principe positif, créateur, est assumé par le principe masculin, opposé au principe féminin incarné dans la femme, l'homosexuel et le Juif. L'homme impuissant, au sens physique comme au sens moral, est celui que la perte de la virilité rapproche dangereusement du

de ce que Kraus nomme la « fin du monde [*Weltuntergang*] », apocalypse de la civilisation provoquée par l'hégémonie journalistique ⁴¹.

C'est là justement le point développé dans l'article central de cette polémique, publié en 1913 et intitulé « Psychologie sans autorisation ». Wilhelm Stekel avait pris l'initiative de publier, dans la revue de psychanalyse qu'il dirigeait, le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, quelques aphorismes de *Die Fackel* qui, pensait-il, venaient à l'appui des thèses de la psychanalyse. C'est cette reproduction « sans autorisation » qui constitue le point de départ de la longue réponse de Kraus, placée sous la double figure tutélaire – quoique implicite – de Nietzsche et surtout de Weininger. Le matériau des aphorismes de 1912-1913 réapparaît ici dans une synthèse qui allie principalement deux aspects. La psychanalyse apparaît d'une part comme un irrationalisme déguisé en science, d'autre part comme le symptôme d'une impuissance constitutive : « La psychanalyse – ce tout nouveau mal des Juifs (les autres patients, plus âgés, souffrent encore de diabète) –, je ne peux la considérer dans son ensemble, pourtant, malgré la terminologie qu'elle utilise, non comme la science d'une génération mais seulement comme la passion d'une génération qui n'est plus capable d'une autre. (Cette phrase est à juste titre ambiguë : cette génération n'est capable ni d'une autre passion ni d'une autre génération.) ⁴² »

Le pathos weiningerien est utilisé ici avec une force qu'on ne retrouve dans aucun autre texte de Kraus sur la psychanalyse. Le psychanalyste est mis ici en lien avec le principe féminin, le judaïsme, la cupidité ; il apparaît dans le texte comme un parasite nuisible aux œuvres nobles. Le réquisitoire est weiningerien par ses connotations manifestes, et jusque dans les outrances les plus misogynes et antisémites de cette rhétorique : la psychanalyse apparaît comme une science juive et féminine ; et, tout

principe féminin ; il est rongé par cette impuissance au point de vouloir entraîner l'humanité entière dans le mouvement de féminisation qui, selon Weininger, représente la catastrophe par excellence.

41. Par un retournement ironique, Kraus rend même les individus créateurs responsables de leur propre perte. En effet, si « les neurologues s'attaquent maintenant aux poètes qui viennent les consulter après leur mort, [c'est] bien fait pour eux, dans la mesure où ils ne furent en effet pas capables d'amener l'humanité à un état qui exclue l'apparition de neurologues ». (*La Nuit venue, op. cit.*, p. 62 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, novembre 1912, n° 360-362, p. 7.)

42. « Psychologie sans autorisation », *art. cit.*, p. 158-159 – trad. modifiée.

comme le journalisme, elle a sa part de responsabilité dans l'imminence de l'apocalypse qui menace la culture, ainsi que l'annonce, sur le ton prophétique qui caractérise Kraus, le dernier paragraphe de l'article : « La femme analyse l'homme, l'intelligence analyse l'esprit, toujours cela, parce qu'elle n'est pas comme lui. Et sa vengeance veut qu'il soit comme elle. Voilà la véritable psychanalyse, la seule que je connaisse : le principe féminin, dédaigné, n'étant plus capable d'exciter l'homme, transfère sur lui le défaut qu'elle sent en elle, et elle lui donne son propre nom. Un écho qui ne répond plus et finit par croire que cette voix est son écho. Dans le développement qui va à rebours de la volonté du créateur, dans le cours juif des choses de ce monde, la faiblesse fait des avancées de plus en plus victorieuses dans le domaine de la force [*Kraft*] ⁴³. Elle est intelligente et sait comment en arriver à la fin de tous les temps. Si le journalisme ne devait pas y parvenir, il lui restera pour dernière révolte, pleine d'espoir jusqu'au désespoir, la psychanalyse. ⁴⁴ »

Loutrance manifeste du propos, particulièrement désagréable pour le lecteur moderne par les poncifs misogynes et antisémites qu'il emprunte à Weininger, ne doit pas pour autant faire oublier le point central de ce dernier paragraphe, à savoir la mise sur le même plan de la psychanalyse et du journalisme, que le texte présente comme deux alliés objectifs. Il est possible que cette conclusion doive être attribuée au fait que la cible principale de l'article, Wilhelm Stekel, était bel et bien à la fois journaliste et psychanalyste. Mais la thèse opposée, qui ferait de la psychanalyse, *par son essence même*, une menace, ne doit pas être pour autant négligée.

FREUD « ET LES CONSÉQUENCES » ?

Si l'on excepte le ton satirique et grinçant du couplet des psychanaux, l'article « Psychologie sans autorisation » est sans nul doute l'attaque la plus violente que Kraus ait portée contre la psychanalyse. Il se rattache à un réseau d'aphorismes particulièrement problématiques dans la mesure où ils mettent en cause la théorie psychanalytique en tant que telle, et non plus seulement ses usages illicites, ses effets pervers ou le comportement de

43. Le mot « *Kraft* » a ici une tonalité indéniablement nietzschéenne.

44. « Psychologie sans autorisation », *art. cit.*, p. 167-168 – trad. modifiée.

ceux qui en font profession. Il faut relever ici deux difficultés qui compliquent la perception de la position de Kraus à ce sujet. D'une part, la polysémie du mot « psychanalyse » est de nature à brouiller les pistes : le mot, qui désigne à l'origine (1896) une pratique thérapeutique, s'étend au cours de la décennie 1900-1910 à la théorie qui la sous-tend puis à toutes les pratiques sociales qui s'y rattachent. Kraus ne commence à employer ce mot qu'au plus fort de la polémique, à partir de 1910. Auparavant, il s'était contenté d'une formulation plus neutre : « la nouvelle psychologie ». Il est donc difficile de savoir à quoi s'attaque Kraus dans ses textes les plus durs, et il est même probable qu'il ait utilisé consciemment les glissements métonymiques que lui permettait ce terme unique. D'autre part, comme l'ont noté de nombreux commentateurs, Freud a longtemps été exempt d'attaque directe ou satirique de la part de Kraus. Très souvent, il n'est nommé que par son initiale ou par une périphrase et ne partage jamais un aphorisme avec l'un de ses disciples, tandis que ces derniers font, eux, l'objet d'attaques incessantes. Les aphorismes qui lui sont consacrés thématisent non pas son attitude cupide, sottise ou « irresponsable », ni même le profit qu'il tire de son activité ou son charlatanisme supposé, mais toujours la paternité d'une théorie que Kraus trouve pour le moins employée à mauvais escient. Même dans les moments de crise ouverte, Kraus fait preuve d'un certain respect intellectuel envers Freud et ses réalisations scientifiques⁴⁵. Même la conclusion de « Psychologie sans autorisation », qui met pourtant explicitement la psychanalyse en général sur le même plan que le journalisme et lui attribue donc une fonction éminente dans cette « fin du monde causée par la magie

45. On cite quelquefois à l'appui de la thèse inverse un aphorisme qui dit que la jeunesse « a surmonté Sigi Ernst grâce à Sigi Freud », Sigmund Ernst étant à l'époque le plus grand fabricant viennois de préservatifs et l'heureux propriétaire d'un panneau publicitaire éclairé la nuit sur la Kärntner Strasse. Certes, si le rapprochement des noms est tout à fait irrespectueux, il reste à en déterminer le sens. Au vu de ses écrits de la décennie 1900-1910, il serait difficile de supposer que Kraus s'offusque ici de la liberté sexuelle trop grande de la jeunesse. Sigmund Freud, le nouveau « maître à penser [*Lehrmeister*] » de la jeune génération, dont le patronyme signifie « joie », a fait passer au second plan le souci de la prévention des naissances (symbolisé par Sigmund Ernst, dont le nom signifie « sérieux ») par rapport à la motivation proprement érotique. On passe donc, grâce à Freud, d'une situation d'hypocrisie morale – marquée par l'évitement systématique de la procréation – à une levée des inhibitions (*hemmungslos*) et une libération de l'érotisme.

noire », critique des aspects finalement extérieurs de la psychanalyse et ne réserve pas d'argument à son centre théorique ; en outre, ce même article ne mentionne à aucun moment une quelconque responsabilité de Freud dans le processus délétère auquel il associe « la » psychanalyse.

Plusieurs interprètes ont vu là le signe que le fondateur de la psychanalyse était donc absous des actes de ses disciples. Ce serait là pourtant une rupture importante avec la logique inaugurée en 1910 par l'essai « Heine et les conséquences [*Heine und die Folgen*] ⁴⁶ », selon laquelle le fondateur d'une tendance, d'une mode ou d'un mouvement est directement responsable du comportement de ses émules, imitateurs et épigones. Dans un tel raisonnement, il est en effet étrange qu'un meilleur accueil ait été réservé au fondateur d'une théorie dont Kraus accuse les disciples de tous les maux. De fait, plusieurs textes écrits dans les années 1920 semblent indiquer que Kraus établit à cette période un lien direct entre Freud et Heine, et donc entre psychanalyse et journalisme. Un petit nombre d'articles mettent en effet en scène les psychanalystes en compagnie ou à proximité directe de Heine, et notamment de *La Lorelei*, son poème le plus fameux. Dans leur prétention à l'omniscience, les psychanalystes « affirment qu'ils savent bien ce que cela signifie [*was soll es bedeuten*] ⁴⁷ » et ne doutent pas d'apporter la clarté là où le poète avouait « ne pas savoir ce que signifie sa tristesse ». Or ce poème est lui-même une parodie plaisante du style romantique et de sa tendance aux mystères ineffables et aux nostalgies nébuleuses. En associant la psychanalyse et *La Lorelei*, Kraus place sur le même plan le style léger et railleur de Heine et le projet de clarification mené par la psychanalyse. Dans les deux cas, Kraus voit la même incapacité à prendre au sérieux l'œuvre d'art et le mystère qui l'accompagne. Lorsque la mode freudienne atteint Paris à l'issue de la Première Guerre mondiale, il est clair pour Kraus que « les cercles qui autrefois étaient fascinés par la poésie de Heine ont maintenant succombé à un homme qui sait bien ce que cela signifie [*was soll es bedeuten*] ⁴⁸ », et que c'est là le signe que les mystères ineffables du monde sont menacés de la

46. Dans ce texte central, Kraus présente le poète Heinrich Heine comme l'introducteur en Allemagne d'une prose journalistique inspirée de l'esprit français, le « feuilleton », et donc comme l'inventeur du journalisme moderne. Heine est ainsi attaqué et condamné sans appel au titre de ses « conséquences ».

47. « Aufs Wort », *Die Fackel*, juin 1924, n° 649-656, p. 66.

48. « So siehete aus », *Die Fackel*, mars 1922, n° 588-594, p. 41-42.

même façon par les deux « *Aufklärer* juifs », Freud et Heine. Cette idée prend sa forme définitive dans le numéro de *Die Fackel* daté de la fin juillet 1934 et intitulé « Pourquoi la *Fackel* ne paraît pas ». Freud y apparaît aux côtés de Heine, mais aussi de Nietzsche et de Marx, bref de toutes ces « maladies infantiles » dont les « conséquences » se font sentir à cette période de crise⁴⁹. Freud se trouve ainsi associé à des hommes ayant en commun un réel effet de mode et une foule d'épigones. Si l'on peut donc, avec Kraus, attribuer au fondateur de la psychanalyse des « conséquences » nuisibles, cet extrait fournit sans doute la piste la plus riche. Le défaut majeur de la psychanalyse, comme du marxisme et du nietzschéisme, serait ainsi une capacité à trouver facilement un public et un large écho, à être particulièrement apte à se diffuser par voie journalistique. Cela tient, dans les exemples que cite Kraus, à la puissance explicative et globalisante de la théorie, mais aussi à sa tendance à se diffuser sous forme de slogans simplistes et réducteurs⁵⁰. Ces caractéristiques – prétention globalisante, diffusion sous forme de slogans – rendent ces théories facilement applicables par des individus de peu d'intelligence et de discernement, qui réussissent grâce à elles à usurper un pouvoir qui devrait, selon Kraus, être réservé aux individus d'exception.

C'est bien cette conséquence tout à fait néfaste que Kraus évoque en décembre 1924, dans un article intitulé justement « Les apprentis sorciers [Die Zauberlehrlinge] » et consacré au problème de l'analyse profane, lorsqu'il qualifie la psychanalyse de « sortilège qui n'a pas de maître et ne peut, dans un engendrement sans fin, que produire des apprentis⁵¹ ». Le maître sorcier que Kraus appelait à l'aide en 1908 n'a pas endigué la propagation de son appareil théorique – sortilège trop puissant pour être mis entre toutes les mains. Ce faisant, il semble s'être rabaisé au niveau de

49. *Die Fackel*, fin juillet 1934, n° 890-905, p. 45.

50. Il faut cependant noter que le même reproche pourrait parfaitement s'appliquer à Otto Weininger.

51. « *Es ist ein Zauber, der keinen Meister hat und fortzeugend Lehrlinge muss gebären* », « Die Zauberlehrlinge », *Die Fackel*, décembre 1924, n° 668-675, p. 149. La formule parodie une sentence du *Wallenstein* de Schiller, selon laquelle « voilà la malédiction d'une mauvaise action : dans un engendrement sans fin, elle ne peut produire que du mal [Das eben ist der Fluch der bösen Tat / Dass sie, fortzeugend, immer Böses muss gebären] ». Dans la formule détournée, la psychanalyse prend la place de la mauvaise action et les apprentis celle du mal qu'elle continue à produire.

ses apprentis. Depuis 1908, Kraus a donc déchu Freud du statut d'exception qui le protégeait : il ne voit plus dans la psychanalyse qu'une école d'épigones sans envergure intellectuelle et prise, qui plus est, dans une inflation catastrophique de la médiocrité. On peut dater le revirement d'attitude vis-à-vis de Freud de la période la plus virulente de son combat contre la psychanalyse, l'année 1913. Or, on perçoit alors encore une certaine hésitation, presque un regret, à se détourner complètement de l'ancien allié. Un aphorisme résume cette attitude : « Après mûre réflexion, je préfère quand même finalement faire le chemin qui nous ramène à notre enfance avec Jean Paul qu'avec S. Freud. ⁵² »

La réflexion semble avoir été longue, en effet, et nourrie tant par des lectures que par les leçons de Freud à l'université. On serait tenté de dire que Kraus finit par se *résigner* à abandonner Freud pour suivre le grand romancier et satiriste Jean Paul, à atteindre le « pays de l'enfance » par la voie de l'art plutôt que par celle de ce qui se présente comme une science. Les « conséquences » de la psychanalyse l'ont emporté, dans ce jugement, sur l'estime, et l'on perçoit bien une certaine déception dans cette rupture.

Comment définir, cependant, ces « conséquences » ? En l'absence de prise de position univoque de Kraus, il est possible de tirer de la masse des aphorismes qu'il consacre à ce sujet quelques éléments de réponse. Kraus rend Freud responsable de plusieurs problèmes qui, combinés entre eux, rendent la psychanalyse nuisible. Certains sont intrinsèques, d'autres, au contraire, extrinsèques et dépendent de ce qu'on pourrait appeler un contexte social. Le savant, comme tout individu d'exception, se doit de travailler dans une certaine solitude, et surtout de veiller à ce que devienne son œuvre une fois produite ⁵³. Freud se révèle coupable d'avoir outrepassé ses attributions, dans la mesure où il ne s'est pas contenté d'élaborer une théorie mais a fondé une discipline. Kraus le rend donc responsable du destin futur de ses découvertes, notamment du mauvais choix de ses disciples. Il l'accuse implicitement d'avoir donné à des individus bêtes ou sans scrupules (ou les deux) un outil extrêmement puissant – d'avoir ainsi encouragé la *propagation* d'un scientisme égalisateur, la destruction de l'art

52. *La Nuit venue*, op. cit., p. 60 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, 19 septembre 1913, n° 381-383, p. 73.

53. C'est sans doute le sens qu'il faut donner au scrupule maniaque de Kraus quant à l'exactitude des citations, par exemple.

par nivellement et l'invasion de la rationalité scientifique dans des domaines où elle n'a rien à faire.

L'ancienne alliance se fait cependant sentir jusque dans l'hostilité ; car la proximité d'objet entre Freud et Kraus, voire de méthode, que j'évoquais au début de cet article ne disparaît pas pour autant. Un aphorisme de 1912 montre à quel point la situation est plus complexe que dans la plupart des autres « guerres » de Kraus : « On me dit souvent que telle chose que j'ai trouvée sans la chercher devait être vraie, puisque F. aussi l'a cherchée et trouvée. Pareille vérité serait sans doute un piètre critère de valeur. Car pour qui cherche seulement, le but est important. Pour qui trouve, en revanche, c'est le chemin. Les deux ne se rencontrent pas. L'un chemine un peu plus vite que l'autre n'arrive au but. Quelque chose leur est commun. Mais le prophète précède toujours le cavalier de l'Apocalypse et annonce sa venue. ⁵⁴ »

Le thème de l'apocalypse, qui apparaît explicitement ici et sera ensuite repris et développé, ne doit pas amener à conclure trop vite à la condamnation pure et simple de Freud. Le cavalier de l'Apocalypse et le prophète peuvent tous deux se revendiquer d'une caution divine, l'un parce qu'il a reçu le pouvoir de détruire, l'autre la vision de la catastrophe. Le pouvoir de l'un est donc intimement lié au don de l'autre. Kraus « chemine plus vite » – sans doute en vertu de la prééminence de la connaissance artistique sur la science. Mais lorsque le but du cavalier sera atteint – et peut-être faut-il entendre par là la rationalisation complète du monde –, la fin sera arrivée.

Cette rationalisation des tréfonds mystérieux de l'âme, n'est-ce pas là justement la maladie à laquelle fait allusion le célèbre aphorisme qui fait de la psychanalyse « la maladie dont elle se croit la thérapie ⁵⁵ » ? Loin d'être thérapie, la psychanalyse est *maladie*, mais cette maladie n'est pas à entendre au sens propre mais au sens figuré, comme une maladie du monde, de la civilisation, une gangrène de rationalité mal comprise qui, dans une alliance d'intérêts avec la passion indiscreète du journalisme, amène une simplification, un nivellement de la vie. Et c'est bien ce qui

54. *La Nuit venue*, op. cit., p. 62 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, novembre 1912, n° 360-362, p. 7.

55. *Ibid.*, p. 61 – trad. modifiée ; « Nachts », *Die Fackel*, juin 1913, n° 376-377, p. 21.

guette la nouvelle génération, celle des années 1920, ceux que Kraus nomme « *Freudknaben* », des « garçons de divan »⁵⁶. La propagation incontrôlée d'une rationalité simpliste, de prétendues lumières, d'un savoir de piètre valeur, voilà bien, selon Kraus, la catastrophe : la prostitution du savoir et de l'esprit.

JEAN-FRANÇOIS LAPLÉNIE

56. Le mot rappelle « *Lustknabe* [un mignon] » et « *Freudenmädchen* [fille de joie] ».